CHAPITRE XI.

Philosophie de Kant, son influence sur les théologiens rationalistes.

La décadence de la philosophie de Wolf était, depuis longtemps constatée, et la philosophie populaire ne captivant pas les esprits sérieux sans que la théologie montrât le moins du monde le désir de régner dans le monde des intelligences, force fut à la philosophie de se présenter de nouveau pour chercher à soutenir le monde moral dans sa décadence; comme il s'agissait autant de réparer le mal antérieur que d'en prévenir d'autres, celui en qui la philosophie se fit homme commença par faire table rase des systèmes anciens de la philosophie, de la même manière que les rationalistes avaient fait de la théologie; il prétendit qu'en s'enfonçant dans les profondeurs de la constitution morale de l'homme on en ferait jaillir beaucoup mieux les sources de la vraie religiosité et de la pure moralité. L'homme qui s'efforça d'exécuter cette tâche si noble, mais si difficile, est Emmanuel Kant. Eh! qui pourrait lui en vouloir de ne l'avoir pas entièrement accomplie, lorsqu'il unissait à de si vastes connaissances un si profond amour de la vérité!

L'examen des produits philosophiques de ses devanciers et en particulier du dogmatisme pédantesque

de l'école de Wolf, avait fait reconnaître à Kant que l'entendement humain avait toujours été plus ou moins regardé comme le principe des connaissances humaines; portant d'abord toute son attention sur cette base de la philosophie qu'il trouva bien fragile, il n'hésita pas à lui substituer la raison comme étant le pouvoir des idées pures et des principes. Il en vint jusqu'à soutenir qu'il n'y a pas de vérités spéculatives; que les idées de Dieu, de liberté et d'immortalité étaient comme des postulans de la raison pratique et de la conscience; et que cette foi qui avait sa source dans la raison pure était le seul fondement de la vraie église chrétienne. D'où il suit que la Bible, étant le livre vraiment populaire de la religion, devait nécessairement avoir pour objet de moraliser le peuple, et que pour cet effet ses interprètes ne devaient y chercher et ne pouvaient y trouver que la pure morale.

Afin de faire recevoir ses principes, Kant écrivit une critique de la raison pure, dans laquelle il soumit les forces de l'esprit humain à un sévère examen, pour en apprendre ce que l'homme pouvait savoir et devait faire, ce qu'il pouvait croire et pratiquer; désirant, comme but principal de ses efforts, extirper par la racine les mauvais systèmes de philosophie, qui étaient, suivant lui, la source d'un vulgaire matérialisme. Néanmoins, si haut que Kant plaçât la raison, il ne plaçait pas dans ses attributions de connaître réellement le divin, et en général ce qui dépasse les sens; il rejeta donc toutes preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme que l'on

tirait de la raison purement théorétique, quoiqu'il trouvât en elle l'idée d'un être parfait, de la liberté et de l'immortalité. Comme il fait dériver de la seule raison pratique sa doctrine divine et morale, Kant donne par là au rationalisme de nouvelles forces, puisque cette raison pratique doit être le principe de la religion et de la morale à l'exclusion de toute autre source. Certes, on ne peut s'empêcher d'avouer que les intentions de Kant étaient nobles et pures, et que dans l'ignorance où il était des vrais principes constitutifs de la nature humaine, il n'ait assis la morale sur des bases respectables; car le sens moral est agréablement affecté de voir un homme qui proclame les lois de la moralité humaine d'une manière absolue; qui, sans consulter ni les désirs, ni les penchans de l'homme, ni encore moins les intérêts matériels de la vie, exige en tout et partout une parfaite obéissance, malgré les réclamations d'une volonté corrompue; oui, l'on confesse que c'est là tout ce qu'un homme peut enseigner de plus sublime; mais que l'on s'observe bien soi-même, que l'on observe bien les autres, et l'on se convaincra bientôt que cette théorie est impraticable, et tout ce qui est impraticable n'est pas fondé sur le vrai. Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté, dit un apôtre, et dans ce système de la raison pratique y a-t-il place pour l'esprit de Dieu.

Il est vrai que la révélation n'est pas rejetée par l'école de Kant, mais sa signification n'est plus la même. La religion où l'on doit savoir que quelque chose est un commandement divin, celle-là est révélée; et celle dans laquelle on doit savoir qu'il y a un devoir avant de connaître que Dieu a commandé, est la religion naturelle. Une religion peut être en même temps naturelle et révélée, si elle est constituée de telle manière que l'homme, par le seul emploi de sa raison, aurait pu et dû parvenir à sa connaissance. Dans ce cas la religion objective est la naturelle, et la subjective est la révélée. Il faut dans tous les cas que la révélée soit conservée dans des traditions certaines ou dans des livres saints; elle disparaîtrait du monde si de temps en temps elle n'était rappelée publiquement, ou s'il ne se passait dans l'intérieur de chaque homme une continuelle révélation surnaturelle. Et c'est ce qui la rend nécessaire à une constitution de l'église qui doit s'appuyer elle-même sur la parole écrite (1).

Le premier théologien qui rendit ses contemporains attentifs à la philosophie de Kant fut Schultze, qui par ses éclaircissemens sur la critique de la raison pure, mit à la portée de plusieurs, ce que la phraséologie de Kant semblait n'avoir réservé que pour certains esprits d'élite (2). Bientôt l'enthousiasme s'em-

(1) Voir de Kant, *la Religion dans les limites de la seule raison*, édit. de Kœnigsberg, 1793, p. 63, 122-124, 207-222, 296-314.

(1) *Eclaircissemens sur la critique de la raison pure de Kant.* Un vif attachement pour la personne de Kant, dont il avait protégé les premiers essais, joint, il faut le croire, à une profonde conviction, portèrent Schultze à montrer, surtout aux théologiens, que, loin de leur être contraire, cette philosophie venait à leur secours; qu'elle laissait aux choses divines toute la liberté, et n'entravait point le développement de la foi chrétienne.

para du grand nombre, et sans parler de ceux qui, comme Reinhold, la propagèrent dans les limites de l'enseignement philosophique, des théologiens distingués répondirent à l'appel de Schultze, et firent du kantianisme le piédestal sur lequel ils élevèrent leur nouvelle théologie, c'est-à-dire le rationalisme philosophique. Parmi eux l'on doit distinguer Tieftrunk, Heydenreich et Krug, qui ne se démentirent jamais dans leurs efforts, tandis que Staüdlin, Ammon, Röhr et Wegscheider ont fait subir plus ou moins des modifications aux idées kantiennes dans leur application à la théologie.

Tieftrunk, né en 1760, près de Rostock, était pasteur à Berlin lorsque la publication de quelques écrits lui valut la chaire de philosophie à Halle; il l'occupa avec assez de distinction, quoiqu'on lui reproche trop de prolixité dans ses ouvrages, dont le meilleur est sans doute celui qui traite des fondemens de la morale. Cependant, celui qui lui a acquis le plus de célébrité est sa *Censure de la doctrine protestante*. Tieftrunk avait le bon sens de rejeter l'expression de religion naturelle, parce qu'il était d'avis que l'on ne pouvait pas tirer de notion religieuse de la nature perçue par les sens, et que les sciences naturelles ne peuvent pas davantage nous élever jusqu'à elle. J'aimerais mieux dire que toute vérité est naturelle, puisque rien n'est vrai que ce qui est fondé sur la nature. Aussi tous ceux qui croient à la religion révélée, la croient également naturelle, parce qu'ils savent qu'il n'existe pas une vérité dans l'Evangile qui ne réponde à l'un des besoins de la nature humaine. Mais ce n'est pas ainsi

que l'entendait Tieftrunk; il n'effaçait le mot de nature dans ses considérations religieuses que pour lui substituer celui de *raison*. Ce n'est pas à dire que la religion révélée ou surnaturelle ne puisse exister avec la religion de raison; non, Tieftrunk admet la possibilité d'une religion révélée, et voici comment il raisonne : Le contenu d'une doctrine surnaturelle est ou théorétique ou pratique; la première se rapporte à l'agrandissement de nos connaissances de la nature sensible, l'autre à l'agrandissement de nos connaissances par des règles, comme lois de la volonté. La possibilité que Dieu puisse donner à l'homme des connaissances auxquelles il a la puissance de parvenir, mais auxquelles il n'est pas encore parvenu, ne peut être mise en doute, puisque cette pensée n'a rien de contradictoire. Et cependant, cette possibilité ne peut pas être démontrée, parce que nous ignorons les lois des causes surnaturelles. Quant à la question si Dieu peut nous faire part de connaissances qui dépassent les bornes des facultés humaines, Tieftrunk y répond négativement, par la raison qu'une telle connaissance ne pourrait être communiquée à l'homme qu'autant qu'il aurait reçu une faculté surnaturelle de compréhension; tout en ajoutant que pour être *surraisonnable*, cette opinion ne devrait pas pour cela être traitée de déraisonnable (1).

Le kantianisme fut également représenté à Halle par Heydenreich, né en 1764, et mort au com-

(1) *Censure des idées de la doctrine protestante*. Berlin, 1796, t. 1, p. 66-144.

mencement de ce siècle. On était étonné de lui voir admirer avec ardeur Kant et Klopstock, deux génies d'une trempe bien différente; mais Heydenreich n'aimait dans l'auteur de *la Messiade* que les grâces du style, les beautés sévères de la poésie, et non les doctrines foncièrement évangéliques, quoiqu'il avouât que le surnaturel de la Bible pouvait être considéré comme une action de Dieu dans le monde tout en dehors de la nature, et dont aucune philosophie ne pouvait prouver l'impossibilité (1). Un autre défenseur très actif de la philosophie de Kant, est celui qui occupa à Kœnigsberg la chaire qu'avait illustrée cet homme célèbre; je veux parler de Krug, qui échangea, en 1809, cette chaire pour celle de Leipzig qu'il occupe encore aujourd'hui. Écrivain fécond et passionné, Krug a employé toutes les voies possibles pour étendre l'empire des idées philosophiques de Kant aux dépens de l'ancienne foi. Discours, articles de journaux, dictionnaires, manuels, il prenait toutes les formes, et l'on peut même dire tous les tons, car il ne dédaignait pas la satire quand il la croyait utile contre ses contradicteurs. Il semblerait qu'aujourd'hui, après une longue carrière (il est né en 1770), il dût jouir du fruit de ses travaux; mais on assure que son amour-propre blessé contemple avec un sentiment amer cette génération qui n'applaudit plus à ses dissertations philosophiques, et comme, après avoir soutenu des luttes acharnées contre les représentans trop exclusifs de l'autorité en religion et en politique, il semble aujourd'hui se rapprocher d'eux, du moins en ce qui concerne la politique, dont il combat les tendances libérales, il s'ensuit que sa popularité s'évanouit de jour en jour, et il n'est pas insensible à ce dépérissement de ses lauriers. Celui de ses ouvrages qui a le plus marqué dans sa carrière philosophique est son *Dictionnaire de la philosophie;* dans sa carrière théologique, ce sont ses *Lettres sur la perfectibilité des idées religieuses,* qui ont eu le privilège de servir de base à tous les systèmes modernes sur la perfectibilité en matière de religion. Mais j'aurai occasion d'y revenir lorsque je les associerai à l'ouvrage d'Ammon sur le même sujet; il me faut montrer maintenant combien cette religiosité de la raison pratique a fait arriver les théologiens qui s'abreuvèrent au kantianisme, à la religion des sociniens qu'ils avaient si longtemps combattue comme la peste des temps modernes. Je n'indiquerai, il est vrai, que les principaux d'entre eux, quoique tous les théologiens contemporains de Kant et beaucoup encore de notre époque aient suivi le même système, parce qu'en dehors de la théologie spéculative et du système strictement orthodoxe, on ne peut guère se rattacher à des principes plus sérieux que ceux sur lesquels repose l'inexorable loi du devoir.

(1) *Considérations sur la philosophie de la religion naturelle.* Leipzig, 1790, t. II, p. 192.